



Le
tablier
bleu
Meliha Serbes
> P. 7

La Défaite de
l'Occident...
Emmanuel
Todd, un
historien
différent

Dr Hüseyin Latif
> P. 5



Dracula à
Istanbul

Il fut le « Maître des Ténèbres »,
le prince de Transylvanie...
On le connaît. Mais saviez-vous
qu'il serait passé par
Istanbul ?

Eren M. Paykal
> P. 6



Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



BB, l'incarnation
d'un rêve français

Elsa Malkoun > P. 4



N° ISSN : 1305-6476

100 TL - 9 euros

Download on the
App Store Google play

www.aujourdhuiteturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 251, Février 2026



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

Semiha Berksoy : l'aria de toutes les couleurs

Pionnière, audacieuse et résolument libre, Semiha Berksoy (1910-2004) occupe une place unique dans l'histoire de l'art en Turquie. Chanteuse d'opéra, comédienne, peintre, écrivaine et figure majeure de la scène artistique du XX^e siècle, elle est aujourd'hui célébrée à travers une vaste rétrospective intitulée « Semiha Berksoy : l'aria de toutes les couleurs », exposée à Istanbul Modern jusqu'au 6 septembre 2026.

Réunissant plus de 200 œuvres, cette exposition d'envergure explore l'univers foisonnant et singulier d'une artiste dont la vie entière fut dédiée à la création. Des dessins de jeunesse aux tableaux inspirés de l'opéra, des auto-portraits aux grandes toiles peintes sur des draps, l'exposition met en lumière la dimension profondément scénique de son œuvre, où la peinture devient prolongement du jeu théâtral.



> P. 6

Entretien avec S.E. Hendrik Van de Velde, Ambassadeur de Belgique



Nommé ambassadeur de Belgique en Turquie après une carrière marquée par les affaires européennes et le voisinage de l'Union, Hendrik Van de Velde nous livre un regard personnel, chaleureux et sans détour sur la Turquie, ses citoyens et les relations belgo-turques. Entre diplomatie, mémoire migratoire et projets d'avenir, il évoque une relation vécue au quotidien, tournée résolument vers le long terme et ancrée en Europe.

Vous souvenez-vous de la première pensée qui vous est venue lorsque vous avez appris votre affectation en Turquie ?

Très clairement. C'était : « Je vais enfin découvrir ce pays en profondeur. » Car tout au long de ma carrière, j'ai en réalité toujours « côtoyé » la Turquie. Dans les affaires européennes, au Moyen-Orient, à l'OSCE, la Turquie et les diplomates turcs ont constamment joué un rôle de premier plan, souvent décisif, qui m'a toujours fasciné. Pourtant, jusqu'à ma prise de fonctions, je ne connaissais le pays qu'à travers des séjours touristiques. Devenir ambassadeur ici représentait donc une occasion unique de passer de l'observation à l'immersion.

La Turquie occupe-t-elle une place particulière dans votre parcours diplomatique ?

Sans aucun doute. J'ai servi notamment en Palestine, en Israël, au Danemark, en Autriche, en Jordanie, en Irak et au Canada. Mon expertise s'est construite autour des affaires européennes et du voisinage de l'Union, tant à l'est qu'au sud. À cet égard, la Turquie apparaît presque comme un aboutissement naturel : un acteur clé à la croisée des espaces européen, méditerranéen, asiatique et moyen-oriental. On ne peut pas penser l'Europe et son environnement sans un dialogue étroit avec la Turquie.

> P. 9



Parenthèse

Ali Türek > P. 2

Retour sur...

2026 : vers la paix dans le conflit russe-ukrainien ? Olivier Buret, p. 2

Intelligence artificielle et relations parasympathiques, Gözde Kurt-Yilmaz, p. 10

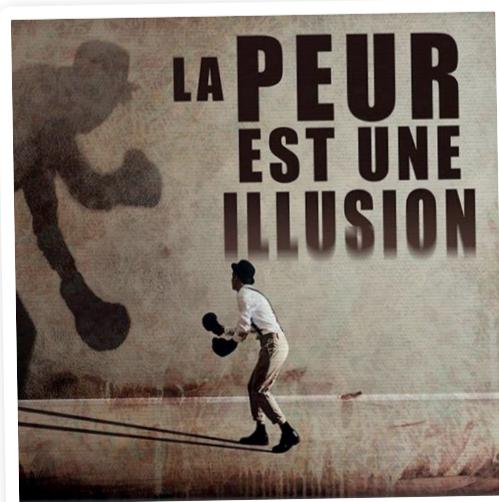
Ces premiers écrivains qui firent découvrir les Turcs aux Français, Gisèle Durero-Köseoğlu, p. 11

L'ontologie de la photographie vernaculaire : esthétique de l'imperfection et nostalgie numérique



Prof. Sefa Çelikşap > P. 11

La peur et la motivation



Derya Adıgüzel > P. 7



Dr Olivier Buirette

Quelles que soient les approches pour régler ce conflit, il y a au moins trois points communs qui font que celles-ci ont échoué jusqu'à présent, à savoir :

- le refus de la Russie de restituer la Crimée qu'elle a annexée en 2014 ;
- le refus par l'Ukraine de renoncer aux provinces du Donbass déjà annexées par la Russie et de céder la partie du Donbass toujours sous contrôle ukrainien ;
- enfin, le refus par l'Ukraine de se voir interdire toute adhésion à l'OTAN voire à l'Union européenne.

Les 28 points proposaient également une réduction de la taille de l'armée ukrainienne à 600 000 hommes, et le fait qu'aucune troupe occidentale ne pourrait être présente pour garantir le gel des combats.

Nous sommes donc restés jusqu'à présent au point mort, notamment depuis l'automne 2025 où nous assistons à un retour de la tension en Europe comme jamais vu depuis la guerre froide. Devaient s'ajouter à cela, en France, le rétablissement du service national - certes sur base de volontariat -, l'intensification du réarmement, et diverses déclarations aux allures de pré-guerre avec la Russie... Cette dernière annonçant de son côté être prête à un conflit en Europe. Les dernières négociations de l'année 2025 et les 20 points proposés en retour par Kiev le 23 décembre, n'ont pas per-

2026 : vers la paix dans le conflit russo-ukrainien ?

Alors que nous nous préparons, ce 24 février 2026, à entrer dans la 5e année de la guerre qui oppose la Russie et l'Ukraine, nous aurons été témoin en 2025 de plusieurs tentatives pour arrêter ce conflit. Que ce soit le spectaculaire sommet d'Anchorage en Alaska, le 15 août 2025, qui vit le début du retour d'un dialogue entre Moscou et Washington qui n'avait pas eu lieu depuis le sommet de Genève entre Biden et Poutine en janvier 2021. Ou encore, le plan récent de 28 points proposés par les États-Unis et la Russie à l'Ukraine.

mis de résoudre la question du Donbass, même si l'Ukraine accepterait un gel des frontières du conflit - ce qui ne signifierait pas pour autant une renonciation à la Crimée. La question de la gestion de la future zone démilitarisée dans le Donbass reste elle aussi problématique.

Autre point important : si l'adhésion à l'OTAN n'est plus automatique, elle est mise de côté, laissant à l'Ukraine la possibilité de le rejoindre plus tard.

Enfin, le statut de la centrale nucléaire de Zaporizhia n'est pas définitivement tranché.



Alors, en ce début d'année 2026, devons-nous voir une lueur d'espoir dans cette guerre que n'a pas perdue l'Ukraine et

que la Russie n'arrive pas à gagner ? Les avancées de l'UE pour continuer de financer le conflit côté ukrainien laissent à penser que la guerre va se poursuivre tandis que les États-Unis font tout depuis le mois d'août pour imposer la paix, nous laissant de cette année 2025 une image ambiguë.

Et fin décembre, les Russes n'allaient pas tarder à réagir au sujet des 20 points proposés par Kiev en les qualifiant de « moquerie absolue », comme le dira Aleksei Naumov, analyste des affaires internationales russes sur son compte Télégramme (L'Express, 25 décembre 2025). Le 28 décembre 2025, après une nouvelle rencontre Trump Zelenski, Moscou fera savoir officiellement son refus de l'adaptation ukrainienne du plan initial, même si des avancées ont eu lieu, mais considérant surtout que les points sur les garanties de sécurité et le statut du Donbass demeurent encore non résolus.

En conclusion, nous pouvons dire que malgré certaines avancées, les positions respectives restent les mêmes en ce qui concerne l'essentiel qui oppose les deux pays. Côté européen, les choses ont évo-

lué avec des programmes de réarmement de part et d'autre, mais pas dans l'immédiat. Pour l'année 2026, il est probable que nous aurons à déplorer l'entrée dans la 5e année d'un conflit déjà plus que meurtrier, avec toujours une question centrale : existe-t-il une réelle volonté de paix ? Nous dirigerions-nous vers une « paix de compromis » ? Tout cela reste incertain.

Il y a un peu plus d'un siècle, la conférence de la paix de Paris de 1919 à 1920 mettait un terme à la Première Guerre mondiale. Une paix qui, on le sait, fut fragile : la Seconde Guerre mondiale se termina non pas par une conférence similaire, mais par les capitulations sans conditions de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon, suivie d'une guerre froide de plus de 40 ans.

Tout cela nous enseigne à quel point bâtir la paix est difficile.

« Ce n'est pas assez de parler de paix. On doit y croire. Et ce n'est pas assez d'y croire. On doit y travailler », disait Eleanor Roosevelt en 1951. Une belle citation pour continuer d'espérer voir la fin de ce conflit en 2026 ?



Ali Türek

Ma grand-mère aimait bien les rituels quotidiens. C'était une femme de discipline. Tous les matins, elle aimait bien prendre son café turc avec une mince cigarette. Je vois encore ces paquets dans un demi-

Parenthèse

vase en cristal, attendant leur moment pour être servis aux invités. Certains matins, le fond d'une liqueur de griotte accompagnait son rituel. Là, je savais qu'elle célébrait quelque chose d'important. Un anniversaire, un souvenir ou tout simplement une bonne nouvelle ordinaire. C'est d'ailleurs lors d'un de ces moments que nous avons eu cette discussion. Elle s'était, pour

la première et dernière fois, très énervée et m'avait demandé d'arrêter de dire des conneries. Or, je lui avais tout simplement dit que j'enviais ses parents à elle et à leur génération d'avoir connu des guerres, des chutes d'empire, des défis, des pénuries, et tout... Cela me paraissait une aventure incroyable d'avoir tout traversé pour en arriver là, à cette paix globale, durable et prospère sous les platanes de notre grand jardin à Erenköy.

Enfant sage et bien élevé, je me suis tu. Je ne savais pas à ce moment-là que l'histoire nous réservait des parenthèses. La dernière allait bientôt fermer. Cette paix qui n'a d'ailleurs jamais été globale n'était pas non plus

durable ; la prospérité n'était finalement qu'une infime illusion locale et n'était jamais vraiment atteinte. La petite parenthèse ouverte après la Seconde Guerre mondiale qui nous donnait l'impression qu'au moins une petite partie de la planète avait trouvé les chemins de la paix et avait résolu les grandes contradictions sociales se fermait à petit feu. Elle est, d'ailleurs probablement déjà, derrière nous.

L'actualité transnationale nous en donne un bon aperçu. On n'y parle que des guerres, des menaces et des tensions, et cela partout. Les unes des journaux en débordent. De l'Ukraine en Iran, en passant par l'Amérique latine, le Moyen Orient et le Groenland, on se trouve bel et bien en dehors de la parenthèse. Plus personne n'ose prononcer le mot « paix ».



Les dictionnaires donnent principalement deux sens pour le mot « parenthèse ». Le premier n'est pas de notre propos : élément inséré dans le corps d'une phrase pour en préciser le sens. Mais le second, c'est précisément ce qu'on vit : ce qui est en dehors du cours normal des choses, digression, période formant un moment à part dans le cours régulier d'une existence. Toutes ces années qu'on a vécues après 1945 dans des endroits privilégiés de la planète où on a été cet enfant sage, bien élevé mais assez naïf pour ne pas dire un peu bête, représentaient une parenthèse, en fait. Quand j'étais ce petit enfant, les printemps à Erenköy n'avaient plus rien de ce que nous racontait Yahya Kemal, mais il y avait encore quelque chose de paisible. C'était une belle parenthèse.



RENAULT 5 E-TECH ELEKTRİKLİ



keşfet



- 410 km'ye varan sürüs menzili⁽¹⁾
- güç aktarımı sağlayan çift yönlü şarj teknolojisi (V2L)
- Google ile entegre openR link sistemi⁽²⁾
- 200'e varan kişiselleştirme seçeneği
- 26 adede varan gelişmiş sürüs destek sistemi⁽³⁾

(1) menzil verileri, güncel mevzuata göre ölçülmüş wltp (dünya çapında uyumlu hafif araçlar test prosedürü) verileridir. menzil değerleri, sürüs stili, çevre şartları, batarya durumu gibi faktörlere göre değişiklik gösterebilir. (2) Google, Google Play, Google Maps, Waze ve diğer markalar Google LLC'nin ticari markalarıdır. (3) versiyona bağlı olarak değişebilir. 52 kWh versiyonunun wltp'ye göre co₂ salımı 0 g/km, enerji tüketimi 14,9-15,5 kWh/100 km aralığındadır.

renault.com.tr



BB, l'incarnation d'un rêve français

Ses initiales suffisent à évoquer le scandale, le défendu, la transgression, mais aussi l'émancipation d'une femme indépendante et libre, qui a su gagner le cœur des Français et du monde par son personnage sincère et atypique.



Brigitte Bardot 1934-2025

Icône du cinéma, mannequin et interprète, Brigitte Bardot avait son style et ses idées bien à elle. On se souviendra de sa fougue, ses danses pieds nus passées dans la légende du cinéma, sa voix lente et sa prononciation particulière, sa moue boudeuse façonnant un charme singulier. Elle s'est instituée en effigie française en prêtant son visage à la Marianne républicaine en 1980, et en inspirant des millions de jeunes filles qui ont porté son prénom ou son look mêlant chignon-choucroute, ballerines, foulard et short vichy.

Née en 1934 à Paris d'un père ingénieur et d'une mère artiste, Brigitte Bardot connaît avec sa sœur une éducation bourgeoise et catholique très stricte. Mais déjà à 7 ans, elle s'affirme par la danse, intégrant le Conservatoire de Paris par son talent précoce. Usant de sa beauté remarquée, elle s'oriente vers le mannequinat (mannequin junior pour *Elle*) et le cinéma, où elle obtient



de nombreux rôles dès son plus jeune âge. Elle donne la réplique à Bourvil avant même d'être majeure dans *Le Trou normand* de Jean Boyer (1952), et joue le rôle principal dans *Manina, la fille sans voile* (1952). Elle est repérée par le cinéaste Roger Vadim et l'épouse à l'âge de 18 ans. Et c'est en 1956 que Vadim réalisera *Et Dieu créa la femme*, qui révèle BB comme une star à l'international. Ce film ne fait pas l'unanimité en France, étant interdit au moins de 16 ans et secouant l'image attendue de la femme, mais c'est un succès aux États-Unis et en Angleterre. BB y est belle et sensuelle, mais aussi indépendante et audacieuse : elle interprète une jeune femme convoitée par trois hommes à Saint-Tropez. *Et Dieu créa la femme* annonce

aussi le courant cinématographique de la Nouvelle Vague (de 1960 à 1970 environ), où des jeunes réalisateurs indépendants comme Jean-Luc Godard, François Truffaut et Claude Chabrol privilégièrent des décors réels, des langages réalistes en prise avec l'époque, l'invention formelle et non les conventions cinématographiques. Brigitte Bardot s'inscrit dans ce renouveau à travers ses plus grands films :

- *La Mariée est trop belle* (Pierre Gaspard-Huit, 1956). BB interprète une jeune provinciale qui séduit progressivement Michel, l'amant de la rédactrice en chef qui l'a révélée.

- *En cas de malheur* (Claude Autant-Lara, 1958). Une jeune délinquante se fait aider par un avocat renommé et puissant, qui met sa carrière et son mariage en péril.

ril pour vivre une idylle avec elle. - *Voulez-vous danser avec moi ?* (Michel Boisrond, 1959). Avec Serge Gainsbourg, BB interprète une jeune femme qui en-

quête sur la mort de la maîtresse de son mari.

- *La Vérité* (Henri-Georges Clouzot, 1960).
Une jeune femme est accusée d'avoir assassiné son amant.

- *Le Mépris* (Jean-Luc Godard, 1963). Ce film raconte l'effondrement du couple formé par un scénariste et une BB boudeuse, la question de l'égo dans le milieu du cinéma. La scène d'ouverture reste culte pour sa sensualité et la célèbre réplique « Et mes fesses, tu les aimes mes fesses ? ».

- *Viva Maria !* (Louis Malle, 1965). Brigitte Bardot et Jeanne Moreau y interprètent deux danseuses de music-hall rejoignant la cause de la révolution.

- *L'Ours et la Poupée* (Michel Deville, 1970). Une riche oisive entreprend de séduire un musicien, ours mal léché qui s'efforce de lui résister.

Parallèlement à cette carrière, BB publie une œuvre musicale, en duo notamment avec Serge Gainsbourg qui lui fait chanter « Je n'ai besoin de personne, en Harley-Davidson ». Son succès est unanime autant en France qu'à l'international, De Gaulle déclarant même en 1968 qu'elle rapporte plus de devises à la France que la régie Renault.

A close-up, color photograph of a woman's face. She has long, blonde hair that is slightly messy and appears to be blowing in the wind. Her eyes are a striking blue, and she is looking directly at the camera with a neutral expression. The lighting is bright, suggesting an outdoor setting. She is wearing a red garment, which is visible at the bottom right of the frame. The background is out of focus, showing some greenery and possibly a path or road.

gesse et mon expérience aux animaux. » La Fondation Brigitte Bardot, fondée en 1986, est financée entre autres par la vente de ses propres biens. BB obtient notamment l'interdiction de l'importation des peaux de phoques. Encore aujourd'hui, cette fondation compte des millions d'adhérents et poursuit son engagement : « pour elle, pour eux, le combat continue » à travers des accueils dans des refuges, des campagnes d'adoption et des actions de terrain.

BB s'insurgeait contre la vivisection et la corrida, mais aussi contre la consommation de chien en Asie et l'abattage rituel de la fête musulmane de l'Aïd. Mariée depuis 1992 à l'ancien conseiller de Jean-Marie Le Pen, Bernard d'Ormale, elle a été condamnée pas moins de cinq fois pour propos racistes. Cela crée le paradoxe dans ce personnage émancipateur mais qui refusait pour autant de soutenir le féminisme, le mouvement Me Too (« comique et idiot ») l'homosexualité, l'esprit 68 et l'évolution des mœurs dans une société contemporaine où elle se sent mal à l'aise. Elle a toujours eu son franc-parler, qui l'amène à prononcer des phrases choquantes (« On n'a plus le droit de dire aux femmes qu'elles sont belles, de leur mettre la main sur les fesses », etc.)

Mais le combat pour le bien-être animal reste pour elle une priorité absolue : « J'ai eu un espoir insensé quand le Front national a fait des propositions concrètes pour réduire la souffrance animale. Mais j'ai aussi sollicité Mélenchon. [...] Si demain un communiste reprend les propositions de ma fondation, j'applaudis et je vote. »

BB, décédée ce 28 décembre à l'âge de 91 ans, était donc une femme libre et émancipée, impressionnante par son charisme, sa beauté et son talent. Sincère et franche, elle a souvent brisé les codes et choqué l'opinion. Il reste de son personnage l'aura et la fougue d'une beauté française, iconique et insaisissable, voix passionnée de la cause animale.

* Else Malleus



Cependant, sa carrière n'aura pas été un long fleuve tranquille. Éprouvée par le tournage de *La Vérité* qu'elle considère comme son plus grand film, elle réalise une tentative de suicide à ses 26 ans. Toujours poursuivie par les paparazzis, ses amours (quatre mariages et plusieurs amants) sont épiés par la presse. Elle se résout à accoucher de son fils unique dans son appartement, dans une période où elle était « mal dans [s] a peau, fatiguée par les films, usée par une presse [la] pourchassant » et où elle « [se] suicidai[t] toutes les trois minutes, ne faisai[t] que des conneries ». Sur le tournage de son dernier film, le 46^e à 39 ans, (*L'Histoire très bonne et très joyeuse de Colinot Trousse-Chemise*, 1973), elle voit une chèvre apeurée et condamnée à l'exécution pour une fête, et décide de la racheter et de la baptiser Colinette.

Dans la seconde moitié de sa vie, retirée du cinéma, elle va en effet consacrer son temps à ses engagements en faveur des animaux. Installée dans sa maison à Saint-Tropez, « la Madrague », elle dit connaître une « nouvelle vie, comme une réincarnation, proche de la nature et des animaux ». « J'ai donné ma jeunesse et ma beauté aux hommes, je donne ma sa-





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Emmanuel Todd, né en 1951, est un historien, anthropologue, démographe et essayiste français issu d'une famille d'intellectuels. Formé à l'histoire quantitative et à l'anthropologie historique, notamment à l'Université de Cambridge, il a consacré ses recherches aux structures familiales et à leurs liens avec les idéologies, les systèmes politiques et les dynamiques démographiques. Il se fait connaître dès 1976 en prédisant l'effondrement de l'URSS dans *La Chute finale*. Journaliste au *Monde des livres*, puis directeur de la bibliothèque de l'INED, il publie de nombreux essais influents, souvent controversés, notamment sur l'Europe, l'euro, la Russie et le protectionnisme. Son ouvrage *Qui est Charlie ?* (2015) suscite un large débat, et ses positions pro-russes, notamment lors de la guerre en Ukraine, font l'objet de critiques.



Emmanuel Todd définit le monde contemporain comme une phase historique marquée par un profond processus de désagrégation de l'Occident. Selon lui, la défaite de l'Occident n'est plus une hypothèse difficile à anticiper, mais un fait déjà accompli. La véritable difficulté réside désormais dans la compréhension de la fragmentation et de la perte de repères qui ont suivi cette défaite. Ce processus se manifeste notamment par le retournement des alliés les uns contre les autres au sein du monde occidental, ainsi que par des développements qui, sous une apparence de rationalité, traduisent en réalité une dérive stratégique majeure.

Todd considère en particulier la question du Groenland comme un symbole de cette désagrégation. Il rappelle que le Groenland est de facto déjà sous contrôle américain, que le Danemark joue, pour les États-Unis, le rôle d'un instrument de supervision en Europe, et que l'OTAN est placée sous commandement américain. Dans ce contexte, il interprète l'envoi de troupes au Groenland par les pays occidentaux - et en particulier par les plus proches alliés des États-Unis - comme une démarche irrationnelle, voire comme le signe d'un état de

La Défaite de l'Occident... Emmanuel Todd, un historien différent

*Pendant que nous discutons du Venezuela, de l'Iran et du Groenland, j'ai envie, ce mois-ci, de vous présenter Emmanuel Todd, un historien pas comme les autres. Je lis ses œuvres et regarde ses vidéos toujours avec un grand intérêt. Nous avons déjà publié plusieurs articles dans lesquels nous avons longuement évoqué son livre *La Défaite de l'Occident*.*

panique. Selon lui, cette situation révèle de manière flagrante que l'Occident a stratégiquement « perdu le contrôle ». Todd compare la situation actuelle au processus de désintégration de l'Union soviétique, soulignant qu'il ne s'agit pas seulement d'un affaiblissement de puissance, mais également d'un effondrement mental et moral. Il estime que le monde occidental traverse une profonde perte de références, sans toutefois en avoir encore pleinement conscience. Cette désagrégation se traduit par l'inversion des relations d'alliance et par la perception croissante des alliés comme des menaces potentielles.

Ne se reconnaissant dans aucun des camps politiques contemporains, Todd affirme se sentir idéologiquement proche de la France des Trente Glorieuses, c'est-à-dire d'un capitalisme régulé par l'État, d'un État-providence et d'une démocratie libérale fondée sur des choix électoraux porteurs de sens. Il soutient cependant que la France actuelle, et plus largement les démocraties occidentales, se sont éloignées de ce modèle. Selon lui, la démocratie libérale se désagrège sous différentes formes : aux États-Unis, ce processus se manifeste notamment par l'effondrement du système éducatif, la désindustrialisation et le déclin social. Todd interprète la politique étrangère agressive de Donald Trump non pas comme le sommet de la puissance américaine, mais au contraire comme la conséquence d'une défaite déjà acceptée face à la Russie et à la Chine. Il soutient que les États-Unis ne sont plus en mesure de mener une stratégie de réindustrialisation fondée sur leurs capacités productives, faute de ressources humaines adéquates, et qu'ils se tournent dès lors vers une stratégie de prédateur, fondée sur le pillage. Les pressions exercées sur des régions telles que le Venezuela, l'Iran ou le Groenland s'inscriraient, selon lui, dans une tentative de retarder ce retrait impérial.

Dans le contexte de la guerre russo-ukrainienne, Todd affirme que l'illusion selon laquelle les États-Unis pourraient contraindre la Russie à reculer par la négociation a pris fin. Une fois cette réalité admise, des méthodes plus indirectes et plus agressives auraient été mises en œuvre. Le renforcement du rôle de la CIA et les attaques visant les infrastructures énergétiques sont interprétés comme des indicateurs de cette nouvelle phase. Selon Todd, une perception de plus en plus répandue émerge dans l'opinion publique mondiale : les États-Unis seraient devenus un acteur plus dangereux que la Russie pour la paix mondiale.

La question démographique occupe une place centrale dans l'analyse de Todd. Il reconnaît que la Russie, la Chine et même la France sont confrontées, à long terme, à de sérieux reculs démogra-

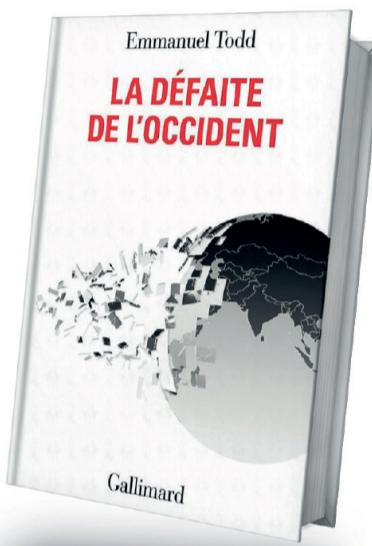
phiques. Toutefois, il estime que cette situation n'entravera pas, à court terme, les objectifs militaires et stratégiques de la Russie. Selon lui, le monde entrera, après l'affaiblissement de l'hégémonie américaine, dans une période de « faible pression démographique », ce qui conduira nécessairement à une diminution globale des grandes guerres. S'agissant plus spécifiquement de la France, Todd considère qu'expliquer l'effondrement du taux de natalité uniquement par des facteurs économiques est insuffisant. S'il reconnaît que l'appauvrissement des jeunes générations constitue un facteur important, il soutient que les transformations culturelles produisent également des effets démographiques directs. La désagrégation de la structure familiale, la redéfinition radicale des relations entre les sexes et la présentation systématique de la masculinité comme problématique constituent, selon lui, les principaux éléments de la pression culturelle pesant sur la fécondité. Todd souligne expressément qu'il s'agit là non d'un jugement moral, mais d'une observation anthropologique.

Concernant l'Iran, Todd critique la manière réductrice dont le pays est présenté dans les médias occidentaux comme un simple « régime religieux ». Il décrit l'Iran comme une société dotée d'une forte capacité d'ingénierie, technologiquement avancée et animée avant tout par le nationalisme. Il soutient que les interventions occidentales et les sanctions, loin de favoriser une évolution démocratique, ont renforcé les forces conservatrices au sein du pays. Enfin, Todd observe qu'en France et en Europe, les espaces

d'expression se rétrécissent de plus en plus et qu'il devient difficile d'accéder aux médias dominants. Selon lui, le désaccord est une condition indispensable de la vie intellectuelle, et c'est précisément pour cette raison que l'existence de telles plateformes revêt une importance vitale.

Qu'un penseur de cette envergure - que l'on adhère ou non à ses analyses - soit absent des radios et télévisions d'un pays qui se réclame de la « liberté » bien au-delà du simple slogan est profondément préoccupant. L'opinion publique se construit davantage par des processus descendants de structuration et d'orientation que par l'émergence de pensées venant de la base enfermant la

société dans une configuration monolithique, erronée, incomplète et doulouseuse, en décalage avec sa réalité profonde.



Emmanuel Todd

LA DÉFAITE
DE L'OCCIDENT

Gallimard



Bir doğu treninde uğurladığım o kız
Boneuk boneuk parlayan gözleriyle
Bense sabaha kadar caddeleri dolaşmış
Dönmeyeceğini bile bile özlemiştim.

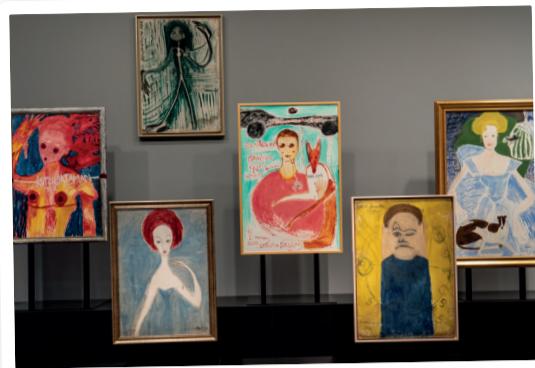
Bir Temmuz akşamı Kız Kulesi'nde
Rüzgârda sallanırken tekneler
Belleğim yol alır bir ömür ötesine
İçimden geçer neler neler.

Metin Birkan
Yıldırım



Semiha Berksoy : l'aria de toutes les couleurs

(Suite de la page 1)



« Quand ma mère peignait, elle se transformait. Elle exigeait le silence, se concentrant entièrement sur son travail. Ses œuvres reposaient sur une pensée profonde, mais portaient aussi une forte charge protestataire », confie Zeliha Berksoy, la fille de l'artiste, lors de la conférence de presse. « Dans ses tableaux, elle reflétait la vie, la lutte et l'espoir. Comme dans *La Femme mise à l'étau*, elle nous apprenait à regarder la vie avec courage et espérance, même lorsqu'on se sent prisonnier. »

Un univers entre scène, peinture et mythe personnel

L'exposition, préparée par Öykü Özsoy Sağnak, Deniz Pehlivانer et Yazın Öztürk, s'articule selon une approche thématique plutôt que chronologique, rendant visibles la mythologie intime de Berksoy et les liens étroits qu'elle a tis-

sés entre les arts de la scène et les arts visuels.

Au centre du parcours, la « Chambre rouge », évoquant l'atmosphère d'un plateau d'opéra, réunit des peintures inspirées de la scène, des portraits, des œuvres consacrées à sa mère, ainsi que ses fameuses toiles sur tissu. Une salle rend également hommage à son œuvre littéraire avec *La Lettre venue de la tombe* (1935), tandis que des extraits de films – dont *İstanbul Sokaklarında* [Dans les rues d'Istanbul], premier film parlant de Turquie – rappellent sa contribution pionnière au cinéma.

« L'énergie créatrice inépuisable de Semiha Berksoy, son ardeur et sa persévérance en tant que femme de la République, ont été la force motrice de toute sa vie artistique », souligne Deniz

Pehlivانer. « Ses tableaux créent un espace d'expression unique où l'expérience émotionnelle et corporelle de la scène d'opéra se transpose sur la toile. »

Rendre hommage à une pionnière

Présentée pour la première fois au Hamburger Bahnhof – National galerie der Gegenwart à Berlin sous le titre « *Singing in Full Color* », l'exposition a été repensée et élargie pour Istanbul Modern, avec une scénographie immersive.

« Nous sommes heureux de présenter au public la création multiforme de Semiha Berksoy », déclare Oya Eczacibaşı, présidente du conseil d'administration d'Istanbul Modern. « Depuis notre fondation, l'une de nos priorités est d'accroître la visibilité des femmes artistes et de faire connaître leurs œuvres à un large public. »

Cette ambition rejoint celle de Flormar, partenaire de l'exposition. « Le courage artistique, la passion et l'amour des



couleurs de Semiha Berksoy entrent en résonance avec les valeurs de notre marque », souligne sa directrice générale Tuba Altunterim. « Nous sommes fiers de contribuer à faire découvrir son héritage créatif à travers une exposition d'une telle ampleur. »

Parallèlement à l'exposition, le département Éducation et Projets sociaux du musée propose des ateliers destinés aux enfants et aux jeunes, pour leur faire découvrir la démarche interdisciplinaire de l'artiste – entre peinture, musique et théâtre.

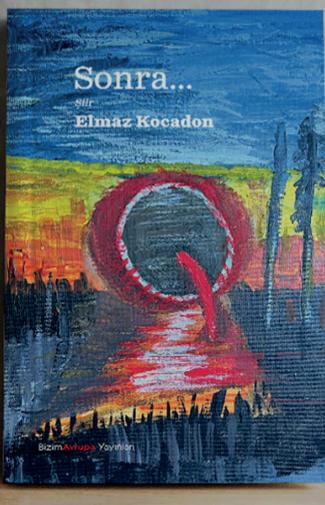
Avec « l'aria de toutes les couleurs », Istanbul Modern offre un vibrant hommage à une femme qui fit de l'art une manière d'exister et de résister. Semiha Berksoy, artiste totale, continue d'inspirer, par-delà les générations, ce dialogue vivant entre la scène et la toile où se conjuguent vie, lutte et espoir.



“ Gecenin kucağına oturdum ve yalnızca karanlıkla konuşustum dost olduk birbirimize sonra... ”

Yorgan gibi çektim onu üstüme ikimiz kaybolduk birbirimizin içinde. Seher vaktinde güneşin beklerken yalnızdım gene. ”

Elmaz Kocadon



Eren M. Paykal

Il fut le « Maître des Ténèbres », le prince de Transylvanie... On le connaît. Mais saviez-vous qu'il serait passé par Istanbul ?

En fait, nous ignorons si le Voïvode a visité l'Empire ottoman ou s'il a été prisonnier de la Sublime Porte.

Mais nous le savons : un film sur l'Empereur des Ténèbres, *Dracula* İstanbul'da [Dracula à Istanbul], a été tourné en Turquie en 1953, réalisé par Mehmet Muhtar. Celui-ci s'est inspiré du livre *Kazıklı Voyvoda* (1928) d'Ali Rıza Seyfi. Justement, ce film culte vient d'être restauré par la cinémathèque de Kadıköy avec l'aide de Kurukahveci Mehmet Efendi, et présenté prioritairement à Kadıköy - mais pas seulement.

Le cruel voïvode Vlad III dit L'Empaleur (vers 1395 - décembre 1447) fut prince de Valachie de 1436 à 1442 et de 1443 à 1447. Son père faisait partie de l'Ordre du Dragon (*Dracul*), d'où son nom Dracul, Drăculea, Dracula, Dracules ou Dragulios.

Mais qui étaient ces vampires ? C'est une longue histoire. Le mot, qui remonte au XVII^e siècle, est d'origine allemande, et provient peut-être du polonais *upior* ou du russe *uipir*.

Ces monstres, dirons-nous, auraient dominé les régions des Balkans et des pays alémaniques dans les années 1700. C'étaient des êtres qui, dit-on, se repaissaient du sang des vivants et vivaient dans les ténèbres des cimetières.

Dracula à Istanbul

Dans ce registre, souvenons-nous de l'*Odyssée* où l'on parle d'ombres irrésistiblement attirées par le sang des sacrifiés par les dieux...

Si l'on se consacre aux ouvrages sur le vampirisme, l'on s'aperçoit que Saint Augustin a été le premier à étudier ce phénomène dans son œuvre *De Cura pro mortuis gerenda*.

La première étude importante fut cependant celle de Philip Rohr, *De Masticoe Mortuorum* (1679), qui atteste pour la première fois du terme « vampire ».

Mais les premiers événements concernant les vampires ont frappé les territoires de l'Empire ottoman et celui de l'Autriche, créant même une psychose collective... Et les têtes des soi-disant « revenants » furent même coupées et retirées des tombes !

Le frère Don Calmet, considéré comme expert dans ce domaine, avait consacré sa vie et son œuvre au vampirisme. Après avoir visité bon nombre de tombes en Europe et en Nouvelle Orléans, il conclut, dans son *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* (1746), au caractère fictif des vampires. Ce frère avait aussi fait des études sur les vaudous en Haïti.

L'on se souvient aussi d'Erzsébet Báthori, comtesse de Transylvanie, qui



pour préserver sa jeunesse aurait sué le sang des jeunes filles et s'y serait baignée...

Mais selon la légende, comment devenait-on (ou devient-on) un vampire ? La « tradition » répartit les vampires en trois catégories. Il y a ceux qui établissent un pacte avec le diable ; ceux qui se suicident ou sont tués d'une manière violente ; et enfin, ceux qui ont été mordus par un vampire.

Les vampires sont polymorphes : ils peuvent se transformer en loups, chauve-souris, rats... et dominent les forces malignes de la nature.

Heureusement, ils n'aiment pas l'ail ! Bref... Pour d'autres détails, lisez *Carroll* de Joseph Sheridan Le Fanu, ou les livres d'Anne Rice, romancière originaire de la Nouvelle-Orléans...



Meliha Serbes

MODE

Lorsque j'étais à l'école primaire, notre uniforme scolaire était un tablier bleu. Pour les filles, il s'agissait d'une robe à col blanc, de coupe trapèze ; pour les garçons, d'une tunique courte à col blanc, boutonnée de haut en bas sur le côté gauche. Les cols blancs étaient parfois en travaux d'aiguille, selon les périodes. Ma mère nous avait crocheté des cols en dentelle. Elle cherchait différents modèles ou en créait elle-même ; je me souviens avoir eu trois ou quatre cols blancs en dentelle différents. À la maternelle, ce même tablier était obligatoire, en version rouge.

Lorsque je suis entrée au lycée, les uniformes ont été supprimés dans les écoles primaires. À la place, des tenues plus simples - pantalon, tee-shirt ou sweat à manches longues - sont devenues obligatoires : globalement similaires, mais variant selon les villes et les établissements. En feuilletant les albums de famille à la maison, le souvenir du tablier noir de mon père m'est revenu à l'esprit en écrivant ces lignes. Avant les tabliers bleus, il y avait en effet les tabliers noirs. Introduit dans notre pays dans les années 1930, le tablier noir visait à assurer l'uniformité scolaire et instaurer un ordre sans distinction entre riches et pauvres. Au Moyen Âge, dans les universités européennes, les étudiants boursiers portaient une toge noire et un col



Le tablier bleu

blanc. Cette tenue scolaire s'est d'abord répandue en France pour influencer au début du XX^e siècle l'Italie, la Belgique, l'Espagne, puis la Turquie. La Révolution française de 1789 a également laissé son empreinte sur les uniformes scolaires : les toges noires devinrent des uniformes de style militaire. Même dans l'Empire ottoman, les élèves portaient des uniformes de type militaire et des fez à l'école.

En raison de la crise économique mondiale, les uniformes scolaires se comprenaient de tabliers noirs et de cols blancs confectionnés dans un tissu simple et bon marché, le *krizet* (crêpe). Cette tenue, destinée à masquer la pauvreté, a été utilisée jusqu'aux années 1990 avant d'être remplacée par le tablier bleu de mon époque. C'est un exemple frappant de la manière dont un simple uniforme peut refléter l'économie, la culture et l'esprit d'une époque. L'uniforme apporte au cadre scolaire sérieux et discipline et renforce le sentiment d'égalité, même s'il présente aussi certains inconvénients.

Le port obligatoire du tablier noir a été aboli par une circulaire publiée durant l'année scolaire 1989-1990. Le tablier bleu, quant à lui, a été définitivement abandonné en 2010. Le ministre de l'Éducation nationale de l'époque, Avni Akyol, avait précisé dans une circulaire que les établissements pouvaient choisir comme couleur de tabliers le bleu marine, le bleu océan, le noir ou le gris. C'est ainsi que les tabliers bleus ont



Cour Saint-Michel

remplacé les tabliers noirs. En arrière-plan de cette décision figurait le constat que « le tablier noir avait un impact psychologique négatif sur les enfants en âge scolaire, et qu'il convenait d'y mettre fin au profit de tabliers de couleurs (bleus, gris, etc.) et de modèles variés ». Il est vrai qu'une tenue entièrement noire dégage une atmosphère particulièrement pessimiste.

Alors, pourquoi vous parler d'uniformes scolaires ? Les uniformes portés tout au long des 170 ans d'histoire du Lycée Notre-Dame de Sion ont été présentés au public lors d'un défilé, avec les élèves comme mannequins. Organisée à l'occasion du 170^e anniversaire de la fonda-

tion du lycée, l'exposition « L'uniforme : une construction identitaire », dont le commissariat a été assuré par Aylin Koçunyan, retraçait cette évolution. Fondé en 1856, Notre-Dame de Sion, premier lycée de jeunes filles d'Istanbul, attribuait pour chaque niveau, de la 1^{re} à la 10^e classe, une ceinture de couleur différente appelée « cordelière ».

En consultant les archives de NDS, une photographie datant de 1928 a particulièrement attiré mon attention : on y voit l'élève Semiha Mutlu coiffée d'un chapeau, symbole de son adhésion à la « réforme du chapeau ». Elle y porte également le tablier noir à col blanc caractéristique de l'époque. Après les discours d'ouverture de l'exposition, les élèves ont défilé en uniformes d'époque. Mes uniformes préférés étaient ceux des périodes 1856-1900 et 1920-1950. Les tenues étaient magnifiquement mises en valeur par les coiffures, le maquillage et les accessoires. En revanche, je n'ai pas trouvé certains choix de chaussures appropriés, notamment les ballerines argentées.



La peur et la motivation

De nombreux psychologues estiment que notre principale motivation est la peur, une peur ancrée dans notre désir instinctif d'éviter la perte, la douleur et la mort. Compte tenu de l'influence de cette émotion au travail, il n'est pas surprenant que l'objectivité y soit souvent reléguée au second plan.

peur qui peut paralyser l'esprit lorsque la décision à prendre concerne une tâche cruciale. Par exemple, imaginez que vous occupiez un emploi ennuyeux. Au bout de quelques années, vous commencerez à ressentir un malaise, l'impression que vos jours sont comptés, et vous envisagerez de démissionner. Peut-être aurez-vous le sentiment que votre supérieur vous menace différemment qu'auparavant. Vous chercherez à comprendre ce qu'il pense de vous et s'il cherche un prétexte pour vous licencier. Pour atténuer les effets de la peur et gagner en objectivité, dressez deux listes : la première recense toutes les expériences douloureuses que vous pourriez vivre en restant à votre poste ; la seconde, toutes celles que vous pourriez vivre en le quittant. La première liste pourrait inclure le stress permanent, l'humiliation ou les moqueries de votre supérieur, l'absence de promotion ou d'avancement, et pire encore, le licenciement. La seconde liste, encore plus sombre, pourrait inclure le fait de commencer un autre emploi,

d'être incompetent dans ce nouvel emploi, ce qui vous rendrait encore plus vulnérable, de ne pas parvenir à trouver un autre emploi, d'échouer dans ce nouveau poste et, par conséquent, de perdre cet emploi.

En dressant ces listes, vous commencez à maîtriser vos peurs. Au moins, vous êtes désormais conscient de ce qui vous effraie. Si l'un des groupes de peurs est nettement pire, vous choisirez souvent l'option la moins pénible. Mais si les

deux voies présentent des risques comparables, vous pouvez au moins mettre de côté une peur généralisée et vous concentrer sur la collecte d'informations précises qui vous permettront d'évaluer ce qui vous préoccupe réellement.

La meilleure arme contre la peur, c'est la connaissance. Dresser la liste de ses peurs permet de mieux se connaître et de comprendre ses motivations. Fort de cette perspective, on peut s'attacher à recueillir des informations plus objectives sur les personnes qui influencent nos décisions. En observant attentivement votre supérieur hiérarchique lors de ses interactions avec vous et les autres, vous remarquerez peut-être qu'il critique systématiquement tout le monde, ou au contraire, qu'il complimente les autres et se montre dur uniquement envers vous. Grâce à ces observations, vous pourrez progressivement cerner les intentions de votre supérieur, anticiper son comportement et choisir la meilleure stratégie à adopter.



Derya Adigüzel

Il est difficile de sous-estimer l'influence de la peur sur notre capacité à comprendre autrui. Cependant, il est également impossible de l'éliminer complètement de l'équation. Nous craignons de mettre fin à une relation car nous craignons de ne pas trouver mieux. Nous craignons de refuser une offre d'emploi : et si c'était la meilleure que nous puissions espérer ? Nous craignons même de discipliner nos enfants car nous craignons de les éloigner de nous.

Il n'existe pas de solution miracle pour éliminer nos peurs et élargir notre regard sur les autres. Notre perception sera toujours, d'une manière ou d'une autre, influencée par notre désir d'éviter la souffrance. Cependant, nous pouvons atténuer nos peurs, et même nous en servir pour mieux comprendre les personnes qui nous entourent. La peur peut être bénéfique si nous comprenons pourquoi nous la redoutons et comment autrui est à l'origine de la souffrance que nous craignons d'affronter.

Pour réaffirmer un point évoqué précédemment, plus une décision est importante, plus il est difficile de rester objectif. La peur joue un rôle important - cette



3 Regards, 3 Istanbul : la symphonie visuelle des « Trois compères »

Le projet, inauguré le 14 octobre dernier avec la participation de la Consule générale adjointe de France à Istanbul, Marie Guilé, doit son existence à une inspiration soudaine de Jan Devletoğlu. L'idée lui est née un jour de pluie, alors qu'il traversait le Bosphore en bateau, de Beşiktaş à Üsküdar. C'est la mélodie de la chanson traditionnelle *Üsküdar'a gider iken aldı da bir yağmur*, qui a déclenché l'étincelle. Depuis le bateau, il a immédiatement contacté Sarkis Baharoğlu avec une question simple mais puissante : « Et si nous photographions Istanbul une dernière fois ? » L'accord fut immédiat. Il a ensuite appelé Gültekin Çizgen pour lui proposer « un projet de trois semaines sur Istanbul ». Enthousiaste, ce dernier a suggéré le nom des « Trois Compères » (*Üç Ahbab Çavuşlar*). « Nous avons vécu Istanbul à trois, parmi ses habitants, derrière nos objectifs », se souvient J. Devletoğlu.



Jan Devletoğlu : peindre l'amour d'Istanbul

Pour Jan Devletoğlu, l'art est fondamentalement lié à la vérité et au vécu. Sa carrière a commencé très tôt : il a commencé la photographie et l'écriture d'histoires en classe de seconde au lycée. Sa première nouvelle fut publiée dans le journal *Pazar* alors qu'il était en première. Pour lui, prendre des photos a renforcé son écriture et son journalisme : « Avec la photographie, vous reflétez plus facilement la vérité de l'écriture. L'écriture et la photographie se complètent. » Ses influences littéraires étaient profondes. Au lycée, ses professeurs de littérature et de turc étaient des écrivaines et poètes de l'époque. C'est sous leur direction qu'il a découvert les poèmes de Fuzûlî, Nedim et Bâki, et a « goûté à leur amour et leur passion pour Istanbul ».

Très tôt, il s'est engagé à documenter la vie stambouliote : « J'ai commencé ma vie artistique dans l'Istanbul des années 1960, en photographiant et en écrivant sur la vie des ouvriers et des pauvres ». Face aux évolutions technologiques de l'image, J. Devletoğlu garde une position philosophique sur l'authenticité :



Le Lycée Saint-Michel, lieu chargé d'histoire, a accueilli le mois dernier l'exposition photographique des « Trois Compères », œuvre conjointe de trois figures majeures de la photographie : Jan Devletoğlu, Gültekin Çizgen et Sarkis Baharoğlu. Plus qu'une simple collection de clichés, cette série est une déclaration d'amour à Istanbul, saisie à travers le prisme de trois regards distincts.

« La chose appelée « vérité », si elle existe, est proportionnelle à votre honnêteté et à celle des systèmes ». Son message au public est profond : « Vivre dans un pays, une ville, avec sa famille, ses proches, ne suffit pas. Il faut les vivre véritablement. C'est là que vous comprendrez la différence. »

« Documenter l'être humain dans son environnement » : la mission de Sarkis Baharoğlu

L'entrée de Sarkis Baharoğlu dans le monde de la photographie fut marquée par la nécessité et l'apprentissage autodidacte. Il rappelle la célèbre question d'Ara Güler, célèbre photojournaliste turc, aux aspirants photographes : « Ton père est-il riche ? ». Baharoğlu, quant à lui, était « quelqu'un qui, depuis [son] plus jeune âge, avait appris à se débrouiller seul et à subvenir à [ses] besoins par [ses] propres moyens ». Il a commencé avec un ami, en empruntant l'appareil photo d'un cousin. Leur principale source d'inspiration était alors la revue *Yeni Fotoğraf*, publiée par Gültekin Çizgen et son équipe.

Son œuvre est ancrée dans une mission précise : « documenter l'être humain dans son environnement ». Il cherche



à capturer les changements rapides de l'humain et de ce qui l'entoure. Il se souvient alors d'une de ses premières réussites, une photo de barques où le soleil projetait l'ombre devant l'embarcation et qui avait fait parler d'elle lors de l'exposition de fin d'année : « Elle a provoqué un débat inattendu entre nos professeurs de biologie et de mathématiques [...]. J'avais instinctivement créé une composition très réussie. »

Un hommage au Lycée Saint-Michel

L'exposition à Saint-Michel revêt une signification particulière pour les artistes. Pour Jan Devletoğlu, l'école est une part de son enfance ; c'est d'ailleurs l'ancienne église du lycée qui est devenue cette « magnifique et mystérieuse salle d'exposition ». La proposition d'exposer est venue de la professeure de français du lycée, Alin Oskan.

Pour Sarkis Baharoğlu, ce lieu est un véritable hommage. Sa professeure de géographie au Lycée Getronagan, Fatma Tümerterkin, qu'il considérait comme une « seconde mère », enseignait également à Saint-Michel, tissant « un lien spirituel entre ces deux établissements ». Exposer ici est pour lui une façon de rendre hommage à cette professeure inoubliable.

Gültekin Çizgen, le troisième photographe, conclut en affirmant que l'exposition « attirera l'attention des personnes qui s'intéressent à l'art photographique et qui aiment Istanbul ». Pour J. Devletoğlu enfin, tout repose sur la réception du public : « Moi, j'ai déjà dit ce que je ressens. Maintenant, c'est à vous de dire ce que vous ressentez. »

* Ecenaz Özer

Le Lycée Notre-Dame de Sion dans les drapés du temps

170 ans de la fondation du Lycée Notre-Dame de Sion, 170 ans d'uniformes scolaires qui ont rythmé les phases de son histoire. Pour marquer sa date anniversaire, l'institution a décidé de lancer une exposition atypique, qui réfléchit sur les évolutions de ses uniformes scolaires et de ce qu'ils révèlent de leurs époques respectives. Lors du vernissage du 17 janvier, nous nous sommes entretenus avec la curatrice Aylin Koçunyan pour mieux comprendre cette démarche.

C'est à la demande du Directeur du lycée Notre-Dame de Sion, Mr. Alexandre Abel-lan qu'il y a deux ans, Aylin Koçunyan a commencé à travailler sur cette exposition phare. Au préalable, elle a mené des recherches dans les archives de la Congrégation Notre-Dame de Sion à Paris, de l'association des Anciens, et recueilli de nombreux témoignages. Ensuite, à partir de photographies, Necmi Körögülu, responsable de la création graphique du lycée, a aidé à la conception informatique des uniformes du passé, qui ont été cousus à l'identique. Plusieurs vidéos ont été tournées avec les élèves, encouragés à s'impliquer dans le projet. Enfin, un travail d'approfondissement de la réflexion a été mené avec le concours des universitaires Dr Arzu Öztürkmen (ancienne élève, professeure au département d'histoire de l'Université du Bosphore) et Dr Filiz Meşeci Giorgetti

(professeur à l'Université d'Istanbul qui travaille sur l'histoire de l'uniforme). Les uniformes changent selon les mouvements de l'école mais aussi selon les changements sociaux et politiques de la société, constate Aylin Koçunyan. On observe une tendance de sécularisation des tenues (les signes religieux disparaissent) et une plus grande égalité per-

mise par cette tradition de l'uniforme qui remonte au Moyen-Âge. Ces constats, illustrés par l'exposition, permettent de mieux comprendre ce que représentent ces vêtements qui sont aujourd'hui encore portés quotidiennement par les élèves de NDS.

Par cette exposition, le directeur de l'établissement souhaitait en effet que les élèves comprennent l'intérêt de l'uniforme, poursuit la curatrice. L'uniforme est avant tout un principe d'égalité qui efface les inégalités sociales : « Dans une société de consommation, nous aidons les élèves à voir que la vraie créativité n'existe pas à travers leurs costumes mais à travers leur posture, leur façon de voir. C'est à travers le savoir que les gens peuvent exister et avoir une certaine individualité. »

Nous recommandons d'aller voir cette exposition qui explore l'histoire de



NDS, des relations franco-turques et d'Istanbul à travers l'angle original et sensible d'un vêtement porté et porteur de sens au quotidien.

L'exposition « Uniforme • Une construction identitaire » sera ouverte au public du 17 janvier au 5 juin 2026 (sauf les dimanches et les jours fériés) de 10h à 18h les jours de la semaine et de 10h à 14h le samedi (19h30 les soirs de spectacle ou de concert).

* Elsa Malkoun

Entretien avec S.E. Hendrik Van de Velde, Ambassadeur de Belgique

(Suite de la page 1)

Qu'est-ce qui vous a conduit vers la diplomatie ?

Mon choix trouve ses racines à la fois dans mon histoire personnelle et dans une conviction profonde. Je viens d'un milieu familial tourné vers les affaires, mais mon père a très tôt perçu mon intérêt pour les affaires publiques internationales. Lorsque j'ai envisagé de passer les examens diplomatiques, il m'a dit : « Devenir diplomate est la meilleure chose qui puisse t'arriver. » Avec le recul, je mesure combien il avait raison. Aujourd'hui, je lui rends presque hommage à travers mon engagement pour la diplomatie économique, qui est l'un des aspects du métier que je préfère. Après 29 ans de carrière, je sens qu'on a plus que jamais besoin de diplomates, car le monde change vite et les nations auront besoin de gens de confiance qui comprennent et sentent le pouls de ce monde.

Comment s'est passée votre adaptation à la Turquie ?

Elle a été très rapide. J'y ai immédiatement retrouvé un sens de l'accueil et de l'hospitalité que j'avais profondément admiré au Moyen-Orient. Ma première surprise a été autre : la Turquie m'est apparue comme profondément européenne. Je connais bien sûr les débats historiques et politiques autour de cette question, mais mon ressenti personnel est très clair. Cette « européanité » de la Turquie m'a frappé, et je la perçois comme un compliment - que j'espère partagé par les Turcs eux-mêmes.

Et Ankara ?

J'ai un véritable faible pour la capitale. J'aime son charme anatolien : le climat, le relief, la lumière. J'y apprécie beaucoup la qualité de vie : je m'y sens en bonne santé, je fais facilement du sport, et l'alimentation est à la fois variée et de grande qualité. Mais surtout, l'on rencontre à Ankara des personnes extrêmement cultivées et de très haut niveau, notamment lors des nombreux événements culturels, sociaux ou diplomatiques. Les échanges, les discussions tenues y sont d'une vraie richesse. Au bout de quelques mois, j'ai compris que je pourrais y faire souche.

Comment décririez-vous les Turcs ?

Je dirais qu'ils sont courageux, travailleurs et particulièrement astucieux. Mais ce qui rend cette combinaison si réussie, c'est qu'elle s'accompagne d'une véritable capacité à profiter de la vie. On sait travailler dur en Turquie, sans se prendre trop au sérieux. Il y a aussi un sens du collectif très fort. Il m'est arrivé, dans des situations imprévues ou des déplacements complexes, de voir des solutions

émerger presque spontanément, simplement grâce à la coordination entre personnes qui ne se connaissaient pas.

Quelle image les Turcs ont-ils de la Belgique ?

Globalement, très positive. Nous sommes souvent perçus comme des Européens « sympathiques ». On nous plaint parfois pour notre climat, mais on apprécie notre football, nos frites et notre chocolat... La Belgique est respectée pour accueillir le siège des institutions européennes et de l'OTAN. Dans les milieux qui nous connaissent mieux, on sait aussi que nous sommes un pays innovant, un hub logistique majeur et un acteur mondial de premier plan dans la pharmacie, la biotechnologie et la recherche. Par ailleurs, il m'arrive souvent qu'une discussion officielle se termine par une conversation très concrète sur une exposition à Bruxelles, un créateur belge ou un restaurant découvert à Anvers : la Belgique est aussi perçue à travers son art de vivre et sa culture millénaire.

Quelles valeurs turques l'Europe connaît-elle encore trop peu ?

sentir que toutes les cultures centrales de l'histoire humaine s'y sont mêlées et que la Turquie en est la synthèse. Si je devais associer un mot à certaines villes qui m'ont marqué en Turquie, je dirais : Kaş, la sérénité, avec son rythme apaisé et son rapport très harmonieux à la nature ; Şanlıurfa, les origines, tant cette ville donne le sentiment de remonter aux racines les plus anciennes de l'humanité ; Gaziantep, la fierté, visible dans son énergie, son entrepreneuriat et bien sûr sa culture gastronomique exceptionnelle ; Bursa, la profondeur, à la fois historique, spirituelle et industrielle ; Izmir, la liberté, par son ouverture, sa lumière et son art de vivre tourné vers la mer Égée ; Diyarbakır, la mémoire, par son histoire millénaire et la continuité culturelle qu'elle incarne ; et enfin Eskişehir, le pont, par les liens humains, historiques et affectifs qu'elle tisse depuis des décennies avec la Belgique.

Justement, la diaspora belgo-turque occupe une place importante dans votre action...

Elle est au cœur de mon mandat. L'ouverture récente d'un consulat honoraire à Eskişehir vise précisément à être plus proche de nos citoyens, notamment binationaux. Près de la moitié des Belgo-Turcs sont originaires d'Emirdağ. Je suis moi-même originaire de Gand, où vivent de nombreuses familles venues de cette région. Enfant, je voyais arriver ces pionniers sans vraiment connaître leur

pays d'origine. Aujourd'hui, m'y voici ambassadeur de Belgique. La boucle est bouclée. Cette continuité humaine sur plusieurs générations est l'une des plus belles dimensions de la relation belgo-turque.

Un mot sur les relations économiques entre la Belgique et la Turquie ?

Elles sont profondes et résilientes. Avec 11,6 milliards d'euros d'échanges, elles se maintiennent à un niveau élevé malgré un contexte international difficile. Cela montre à quel point nos économies sont déjà intégrées. L'objectif est clair : renforcer ensemble notre compétitivité face aux défis mondiaux, qu'il s'agisse de la concurrence internationale ou de la sécurité des approvisionnements. Le friend-shoring prend ici tout son sens.



La question des visas reste très sensible...

Je comprends totalement la frustration. La liberté de mouvement est une aspiration fondamentale. Mais il est important de rappeler qu'il n'existe pas de politique européenne visant à empêcher les citoyens turcs de voyager. L'objectif est la libéralisation des visas. Au niveau belge, nous avons doublé notre capacité à Ankara et Istanbul, réduit les taux de refus et accéléré les procédures, notamment pour les déplacements professionnels. Les choses avancent concrètement.

Enfin, un regard vers l'avenir ?

En mai 2026, une grande mission économique belge se rendra en Turquie, présidée par Sa Majesté la Reine Mathilde. C'est un signal fort : la Turquie compte pour la Belgique. Plus largement, pour moi, la relation entre la Belgique et la Turquie n'est pas une abstraction diplomatique. Elle se vit au quotidien, à travers des liens humains, économiques et culturels très concrets. Et c'est avec cette conviction que je m'engage à la faire grandir, tournée vers l'avenir et solide-ment ancrée en Europe.

Vous accordez également une grande importance à la francophonie en Turquie. Pourquoi est-ce un axe fort de votre action ?

La francophonie occupe une place très importante dans mon engagement ici. Elle est à la fois un héritage, un espace de dialogue et un formidable levier culturel. Je suis convaincu que l'esprit francophone se marie particulièrement bien avec la culture turque. Il y a entre les deux une affinité naturelle : le goût du débat, de la littérature, des idées, mais aussi une certaine élégance dans la manière de penser le monde. Nous n'avons pas fini de découvrir la richesse de ces croisements culturels, et c'est précisément ce qui rend la francophonie si vivante en Turquie aujourd'hui.

J'ai été très impliqué dans la création du Prix de la personnalité francophone turque, lancé en 2025. Le fait qu'il ait été décerné à Dursun Özbek, le 3 décembre 2025, au lycée Galatasaray à Istanbul, avait une forte portée symbolique. Ce prix vise à mettre en lumière des personnalités turques qui, par leur parcours, font vivre la langue française et les valeurs qu'elle porte : ouverture, humanisme, curiosité intellectuelle.

* Propos recueillis par Annie Lahure



J'en citerais trois. D'abord, l'entraide. Malgré une situation économique parfois difficile, il y a très peu de personnes livrées à elles-mêmes en Turquie. Ensuite le courage : après des épreuves majeures comme des séismes dévastateurs, l'esprit est tourné vers la reconstruction, sans posture de plainte. Enfin la tempérance : si le caractère turc est parfois décrit comme émotionnel dans la sphère privée, les affaires publiques et économiques sont souvent menées avec un grand sens de la mesure.

Vous voyagez beaucoup en Turquie. Si vous deviez associer un mot à certaines villes ?

J'apprécie profondément chaque voyage et visite que je fais en Turquie. J'ai l'impression d'être au cœur du monde, de

pays d'origine. Aujourd'hui, m'y voici ambassadeur de Belgique. La boucle est bouclée. Cette continuité humaine sur plusieurs générations est l'une des plus belles dimensions de la relation belgo-turque.

Un mot sur les relations économiques entre la Belgique et la Turquie ?

Elles sont profondes et résilientes. Avec 11,6 milliards d'euros d'échanges, elles se maintiennent à un niveau élevé malgré un contexte international difficile. Cela montre à quel point nos économies sont déjà intégrées. L'objectif est clair : renforcer ensemble notre compétitivité face aux défis mondiaux, qu'il s'agisse de la concurrence internationale ou de la sécurité des approvisionnements. Le friend-shoring prend ici tout son sens.



Dr Gözde Kurt Yilmaz

Le concept de parasocial décrit la situation où une personne ressent une proximité, un lien ou une relation envers une célébrité, un personnage de film/série/livre ou une intelligence artificielle, alors qu'aucune interaction réciproque réelle n'existe. Introduit en 1956 par Horton et Wohl pour caractériser les expériences psychologiques des spectateurs face aux personnalités médiatiques, ce concept est aujourd'hui plus visible et répandu que jamais à l'ère numérique.

Les relations parasociales reposent sur l'illusion de « connaître » l'autre. Ce sentiment peut déclencher des émotions intenses : proximité, empathie, admiration, confiance, voire amour. Faire le deuil d'un personnage de série, faire confiance à un animateur télé, percevoir un politicien comme un membre de sa famille ou considérer un YouTuber comme un « ami proche » sont des exemples typiques. Leur point commun : la relation est unilatérale. L'individu ressent, s'attache, donne du sens ; l'autre n'y participe pas réellement.

Les médias numériques jouent un rôle central dans la normalisation de ces relations. Le fait que les célébrités et créateurs de contenu s'adressent directement à la caméra, partagent leur quo-

Intelligence artificielle et relations parasociales

Le choix du terme 'parasocial' par le Cambridge Dictionary comme « mot de l'année 2025 » n'est pas un hasard. Il reflète un diagnostic sociologique puissant sur la solitude, le sentiment d'appartenance et les formes de lien dans la société moderne.

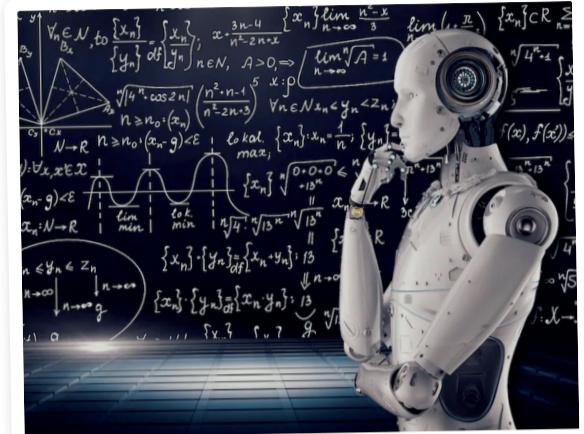
tidien et utilisent fréquemment des expressions telles que « je vous aime » crée une illusion de réciprocité. Dans la littérature sur les médias, ce phénomène est défini en tant que « réalité simulée ». Le spectateur se sent choisi, spécial, reconnu ; pourtant, la communication reste collective, programmée et stratégique.

C'est là que le concept d'hyperréalité de Jean Baudrillard prend tout son sens : à l'ère de l'hyperréalité, les frontières entre réel et fiction s'estompent, la représentation remplace la réalité. La prolifération du verbe aimer » et la perte de son sens doivent être interprétées dans ce contexte : l'amour devient un spectacle émotionnel plutôt qu'un échange réciproque.

L'aspect le plus frappant et controversé de cette tendance est la relation parasociale avec les intelligences artificielles. Celles-ci sont accessibles en permanence, jamais fatiguées, impatientes ou désintéressées. Le fait qu'elles s'adressent à l'utilisateur par son nom, « se souviennent » des conversations passées et adaptent langage et réponses à la personne renforce le sentiment de proximité.

Un exemple extrême est celui d'une femme au Japon qui, guidée par une IA avec laquelle elle prétendait entretenir une relation, a quitté son fiancé le jour de son mariage pour « épouser » l'IA, déclarant « j'ai appris à aimer grâce à toi ». Cet épisode illustre que l'IA devient pour certains un substitut aux relations humaines réelles, et non plus un simple outil.

D'un point de vue académique, le seuil critique est atteint lorsque l'interaction avec l'IA cesse d'être un support et prend un sens romantique : si l'individu prend ses décisions selon cette relation et développe des attentes de réciprocité (« elle/il m'attend, me manque »), l'illusion relationnelle devient pathologique. Or, l'IA ne peut ni aimer, ni attendre, ni ressentir : elle ne fait que simuler ces émotions. Derrière ces attachements se cachent souvent des problèmes plus profonds : solitude chronique, peur du jugement, besoin de reconnaissance, vulnérabilité émotionnelle, refus de responsabilité



dans la prise de décision et évitement des risques propres aux relations réelles. L'IA est perçue comme un « espace sûr » qui comble ces vides.

En conclusion, l'IA devrait être un outil qui facilite, soutient et renforce la vie de l'individu, mais elle devient progressivement un acteur générant une illusion relationnelle. Cette transformation n'est pas seulement technologique : elle soulève des enjeux éthiques, psychologiques et sociologiques. Le véritable danger n'est pas que l'IA devienne humaine, mais que les humains choisissent de se couper des autres.



Michael Emami

Hegel considérait la Perse antique comme le « premier État mondial », jalon marquant un tournant décisif dans l'histoire mondiale, passant de l'Orient statique (Chine/Inde) à l'esprit conscient de l'Occident, principalement à travers son idéologie religieuse zoroastrienne. L'idéologie qui a introduit le concept de dualité éthique (Lumière/obscurité, Asha/vérité) et un principe d'ordre universel annonçait la conscience philosophique et la liberté. Même si cette « Lumière » restait abstraite jusqu'à ce que les Grecs l'individualisent, la Perse, avec son empire unissant divers peuples sous une seule loi éthique (Lumière/Ahura Mazda), représentait la première manifestation d'un Esprit universel dans l'Histoire, un précurseur nécessaire au développement sociétal grec et romain.

La philosophie de l'Histoire de Hegel soutient que la Perse marque l'aube de l'Esprit dans l'histoire, portée par le déploiement de *Geist*, qui signifie « Esprit » en allemand, à travers les civilisations successives. Pour lui, l'Histoire n'est pas une succession aléatoire d'événements mais un processus rationnel dans lequel l'humanité prend progressivement conscience de la liberté. Hegel pensait que la Perse marquait un tournant décisif dans ce processus.

Selon Hegel, les civilisations orientales antérieures (Chine et Inde) étaient dominées par des structures rigides et parti-

Friedrich Hegel et ses réflexions philosophiques sur la Perse antique

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, l'une des figures centrales de l'idéalisme allemand, accorda à la Perse antique une place étonnamment importante dans son grand récit de l'Histoire mondiale. Dans ses Leçons sur la philosophie de l'Histoire, Hegel décrit la Perse comme le premier véritable empire de l'histoire mondiale et, plus important encore, comme la première civilisation où l'idée de liberté universelle commence à apparaître.

cularistes ; la Perse, en revanche, introduit un principe universel : l'idée que le monde est gouverné par un ordre unique et global symbolisé par la Lumière. Hegel interprète le zoroastrisme comme une métaphysique de la Lumière, représentant un principe universel et abstrait qui se place au-dessus des dieux tribaux ou locaux. Cet universalisme permet à la Perse d'inaugurer une nouvelle étape dans l'Histoire mondiale.



L'Empire perse, s'étendant à travers des peuples et des cultures divers, incarne une forme politique qui transcende les frontières ethniques étroites. Pour Hegel, c'est le premier moment où l'Esprit dépasse les limites d'un peuple singulier et commence à reconnaître l'humanité dans un sens plus large.

Hegel accorde une attention particulière à Zoroastre (Zarathoustra), qu'il considère comme une figure centrale dans le développement de la conscience humaine sous la philosophie de la Lumière. Le dualisme de la lumière et des ténèbres dans la pensée zoroastrienne devient, pour Hegel, une articulation philosophique précoce de la lutte entre l'universel et le rationnel, et l'irrationnel. Il interprète l'accent zoroastrien mis sur la Lumière comme

une métaphore de l'émergence de la conscience de soi et de la clarté morale. Bien que la liberté totale n'ait pas encore été atteinte en Occident, c'est une étape importante en sa direction.

La méthode dialectique de Hegel exige que chaque civilisation joue un rôle dans un drame plus large. Le rôle de la Perse est transitoire dans la dialectique de l'Histoire mondiale. Elle brise le monde fermé et statique des cultures orientales antérieures et prépare la voie aux Grecs, qui développeront la liberté sous une forme plus concrète et consciente d'eux-mêmes. Ainsi, la Perse n'est pas l'aboutissement de l'Esprit mais son premier lever de soleil, le moment où l'Esprit commence à illuminer le monde.

Les chercheurs modernes ont noté l'intérêt profond de Hegel envers la civilisation iranienne, évident non seulement dans ses conférences d'Histoire mais aussi dans son esthétique. Son interprétation a influencé les débats ultérieurs en Iran sur la modernité, le nationalisme et la place de l'héritage perse dans l'histoire intellectuelle mondiale.



Gisèle Durero-Köseoğlu

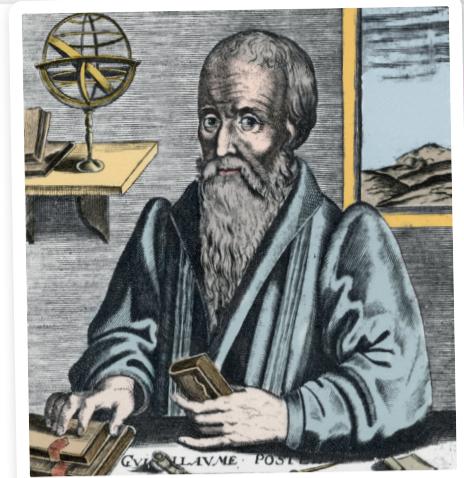
Les chroniqueurs des croisades, les Pères de l'Église, les historiens médiévaux, décrivaient les Turcs comme des « infidèles » voire un « châtiment divin », sans jamais manifester la moindre curiosité pour leur culture. C'est pourquoi, lorsque, dès le XVe siècle, parurent des écrits présentant l'Empire ottoman comme un sujet d'analyse politique ou sociologique, ce fut la stupeur parmi les lettrés. On connaît le cas de Gibelin de la Jonquière, que le Duc de Bourgogne envoya en espion en 1432 pour étudier l'organisation de l'armée, les forteresses et les routes des Ottomans. Son compte-rendu, *Le Voyage d'Outremer*, écrit en français et non en latin, constitua l'une des premières descriptions ethnographiques des Occidentaux sur le monde turc. Il fallut cependant attendre 1560 pour que le livre du savant polyglotte Guillaume Postel, *De la République des Turcs*, n'offre une vision complète de l'État ottoman. Envoyé à Constantinople en 1536 comme interprète de l'ambassadeur Jean de La Forest chargé de négocier l'alliance entre François 1er et Soliman Le Magnifique, Guillaume Postel ne se contenta pas de décrire les institutions ottomanes mais se mit aussi à étudier le Judaïsme et l'Islam. Parvenu à la conclusion que les trois monotheismes



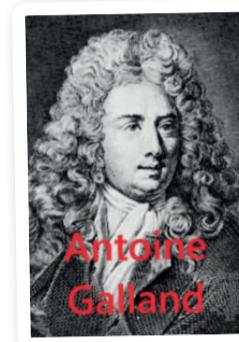
Ces premiers écrivains qui firent découvrir les Turcs aux Français...

émanaient d'une vérité unique, il affirma qu'une bonne connaissance de la civilisation orientale serait garante de la paix. L'ouvrage de cet humaniste en avance sur son époque connut un succès retentissant car il prônait, plutôt que la guerre, le dialogue interculturel et « la concorde universelle », ce qui lui valut deux excommunications et une accusation d'hérésie. Quelques années plus tard, *Les Lettres turques d'Ogier Ghislain de Busbecq*, publiées en 1589 et aussitôt traduites, ne cherchaient plus à engager une réflexion théologique mais plutôt à dégager des leçons politiques et morales. Envoyé en mission diplomatique à Constantinople à partir de 1554 par Ferdinand 1er, pour négocier une trêve entre les Habsbourg et les Ottomans, Busbecq forma le dessein de comprendre les causes de la puissance des Turcs. Il observa méticuleusement l'organisation de la société ottomane, la discipline de l'armée, insista sur la méritocratie qu'il opposait aux priviléges de la noblesse européenne. Il étudia aussi les mœurs, la morale, l'ordre public, donnant une leçon de relativité pour établir que c'étaient les divisions des pays occidentaux qui les mettaient en position de faiblesse face aux Ottomans. Ses lettres

bénéficièrent d'une célébrité considérable en présentant l'Empire ottoman comme un système rationnel et organisé et leur réflexion politique influença Montesquieu. En humaniste complet, Busbecq collecta aussi des manuscrits, décrivit les ruines antiques, se passionna pour l'histoire naturelle ; il resterait d'ailleurs célèbre pour avoir joué un rôle décisif dans l'introduction de la tulipe en Europe en envoyant des bulbes au botaniste Charles de l'Écluse. Au siècle suivant, ce fut Antoine Galland qui, maîtrisant le grec, le latin, l'arabe, le persan et le turc, arriva à Constantinople en 1670, interprète de l'ambassadeur, le Marquis de Nointel. Si son immense renommée est due à sa traduction en français des *Mille et Une Nuits*, Galland se passionna aussi pour la sphère ottomane, dont il décrivit la vie urbaine, les usages de la cour, les pratiques sociales et religieuses dans son *Journal d'un voyage à Constantinople*. Sa curiosité lui permit de réaliser un témoignage direct, aisément imaginable pour le lecteur et posa les bases de l'Orientalisme du siècle suivant. Quant au marchand parisien Jean-Baptiste Tavernier, qui voyageait en costume turc pour le commerce des pierres précieuses, son récit *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, publié à partir de 1665, décrivait Constantinople, l'Anatolie, le Levant, en insistant sur le commerce, l'artisanat, l'administration, les coutumes locales, la circulation des marchandises. Sensible à la diversité ethnique et religieuse, il fournit une multitude de renseignements sur les coutumes, les repas, les vêtements, raconta des anecdotes inédites. Ses observations détaillées, dressant un tableau réaliste et crédible de la société ottomane, permirent au lecteur européen de mieux



comprendre cet univers lointain et vaudraient à son œuvre un succès sans précédent. Si les siècles suivants virent se multiplier les *Voyages en Orient*, force est de rendre hommage à ces écrivains pionniers qui tentèrent d'offrir à leurs lecteurs une vision moins schématique de « l'Autre »...



Antoine Galland

L'ontologie de la photographie vernaculaire : esthétique de l'imperfection et nostalgie numérique

La production photographique a aujourd'hui atteint le sommet stérile des technologies numériques à haute résolution, et la culture visuelle se tourne paradoxalement vers un refuge fondé sur une « esthétique de l'imperfection ».

L'on constate en effet que l'aliénation ontologique engendrée par la perfection technique tente d'être dépassée au moyen de défauts artificiels produits consciemment - poussières, rayures, fuites de lumière. Dans ce processus, qui a évolué des albums de famille traditionnels aux flux de données numériques, la photographie vernaculaire du quotidien est devenue une preuve de l'existence organique face à la froideur technologique. Depuis l'invention de la photographie, le progrès linéaire poursuivi visait à copier la réalité avec une perte minimale. Cependant, cette stérilisation technologique a réduit l'image, d'une trace physique, à des pixels mathématiques. La photographie quotidienne, que Pierre Bourdieu qualifiait d'« art de la classe moyenne », s'écarte alors du canon artistique pour placer au centre la sincérité et la fixation de l'instant. Le mouvement lomographique, né dans les années 1990 en tant que résistance analogique, a exclu l'arrogance artistique par le principe « ne réfléchis pas, déclenche », transformant le hasard en moyen d'expression. En

consacrant les défauts optiques au lieu de les dissimuler, la lomographie rappelle que la photographie n'est pas seulement une représentation, mais aussi un événement physique.

Les pratiques contemporaines de nostalgie numérique produisent, dans le cadre de la théorie de la simulation de Jean Baudrillard, des preuves visuelles d'une nostalgie pour des souvenirs jamais vécus (*anemoia*). Les filtres Instagram simulent, par des grains artificiels, le désir de la réalité analogique fondée sur le toucher haptique. Tandis que le *punctum*, conceptualisé par Roland Barthes comme ce détail saisissant qui surprend le spectateur, se perd dans la douceur lisse du numérique, les utilisateurs tentent d'injecter une « âme » à leurs photographies par des interventions logicielles. Cette situation constitue une manifestation de la nostalgie postmoderne du passé soulignée par Fredric Jameson : les filtres numériques confèrent en quelques secondes une fausse profondeur historique à une image fraîchement prise, la transformant en objet de mémoire.

La force de la photographie vernaculaire atteint son apogée au moment où elle dépasse le récit de vie individuel pour s'anonymiser. Le principe du témoignage de la vie, défendu par des maîtres tels que Yıldız Moran et Ara Güler, écarte le génie de l'artiste pour établir un lien direct avec l'essence même de la vie. L'étranger au visage indistinct dans un vieux album devient un patrimoine humain collectif précisément parce qu'il est dépouillé de toute arrogance technique. Le *memento mori* de Susan Sontag - « souviens-toi que tu es mortel » - trouve son expression la plus pure dans ces images sans propriétaire. Cette mémoire anonyme, qui se renforce à mesure que les noms s'effacent, constitue une révolte silencieuse contre la culture visuelle ostentatoire de l'ère numérique.

En conclusion, l'esprit vernaculaire est la vie pure elle-même, qui commence là où l'art et la technique s'achèvent. Le refuge de l'homme moderne dans des imperfections artificielles exprime le besoin de la chaleur tangible du passé face à la promesse d'un avenir lisse imposé par



la technologie. L'imperfection n'est plus une erreur, mais une empreinte laissée par l'existence organique sur la technologie, une manière de dire « j'étais ici ». L'avenir de la culture visuelle ne se définira pas par le niveau de résolution, mais par la capacité à préserver l'humain au sein de la haute technologie. L'image la plus marquante n'est pas la plus nette, mais celle qui porte le plus en elle la vie, l'erreur et l'éphémère. La photographie continuera d'être cette barricade imparfaite mais authentique dressée face au temps et à la mort.



Sırma Parman

Je voudrais commencer ce texte par un aveu. Il y a dix ans, si vous m'aviez demandé ce que j'aimais le plus faire à Istanbul, j'aurais répondu sans hésiter : prendre le ferry pour passer du côté européen, marcher seule pendant des heures, traverser Beyoğlu d'un bout à l'autre en entrant dans chaque galerie d'art, assister à des vernissages, puis rentrer tard le soir avec le dernier bateau.

À cette époque, l'Istanbul Modern, alors situé à Karaköy, faisait partie des musées que je visitais le plus souvent. J'y allais avec plaisir, sans jamais me lasser. J'ai même choisi Istanbul Modern comme musée de référence pour mon mémoire de fin d'études, inspiré par *L'Amour de l'art* de Bourdieu, dans lequel je comparais les publics de deux musées. Le mardi soir, je suivais aussi les cours d'art contemporain proposés par le musée. Je n'en manquais aucun. Aujourd'hui, je dois l'avouer, traverser vers le côté européen me paraît difficile. La ville est devenue trop dense. La circu-

« Semih Berksoy : Aria of All Colors » à Istanbul Modern

lation est constante. Les transports sont toujours bondés. Beyoğlu et Karaköy ont perdu, à mes yeux, une partie de leur atmosphère. Le soir surtout, je n'ai plus envie de m'y trouver. C'est quelque chose qui me rend triste.

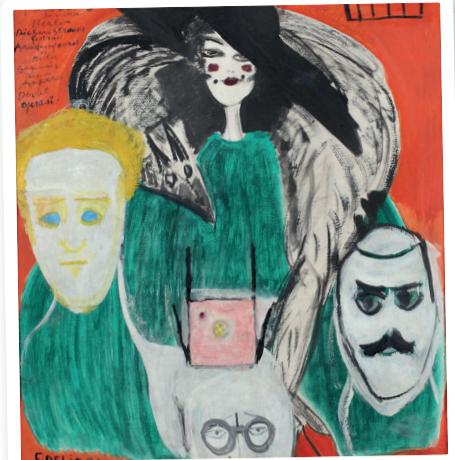
Mais il arrive encore que certains événements me fassent changer d'avis. Des événements qui me donnent l'envie de sortir, malgré la fatigue, malgré le trafic. Et l'un d'eux a lieu à la fin du mois de janvier : Istanbul Modern a préparé une grande exposition consacrée à Semih Berksoy. Et je tenais à la partager avec vous.

Semih Berksoy (1910-2004) est l'une des artistes turques qui m'ont toujours le plus intriguée. Il y a des années, j'avais assisté à une rencontre à Galerist, où j'avais eu la chance de découvrir l'artiste à travers les mots d'Ilber Ortaylı. Ce qui m'est resté en mémoire, de façon presque inattendue, c'est l'importance que Berksoy accordait au fait de se lever chaque matin avant le lever du soleil.

Se réveiller tôt, saluer le jour naissant, pour donner toute sa place à la journée : quel principe de vie inspirant !

Rien que ce détail en dit déjà long. Derrière l'image parfois excentrique, presque débridée, que l'on peut avoir d'elle à travers son apparence ou ses œuvres, se révèle une artiste profondément disciplinée, d'une grande intelligence et d'un savoir impressionnant.

L'exposition à Istanbul Modern m'a particulièrement enthousiasmée, car elle réunit l'ensemble de son œuvre, des arts de la scène aux arts visuels, en passant par le cinéma et la littérature. Elle offre une lecture complète de l'univers créatif qu'elle a construit tout au long d'une carrière hors du commun. Avec plus de 200 œuvres présentées, l'exposition promet de donner à voir les multiples strates de son monde, tout en mettant en lumière les liens singuliers qu'elle a tissés entre l'opéra, le théâtre, la peinture et l'écriture.



L'exposition permettra de découvrir ses dessins de jeunesse, ses peintures inspirées de l'opéra, ses autoportraits et portraits, ainsi que ses grandes œuvres sur papier, et de mieux comprendre son rapport à la performance.

Cette exposition se tiendra jusqu'au 6 septembre. J'ai dû en écrire ces lignes avant même son ouverture mais je suis certaine que je la parcourrai avec plaisir, et c'est pour cette raison que je souhaitais déjà vous la recommander. Enfin, à mon avis, le fait que cette exposition ait été conçue par trois femmes commissaires à Istanbul Modern aurait particulièrement plu à Semih Berksoy.



Simruğ Bahadır

Pourtant *Elio* n'est pas, à mes yeux, le meilleur film d'animation des studios Pixar. Plus simple que la plupart des productions Pixar, j'ai eu le sentiment qu'il s'adressait davantage aux enfants qu'aux adultes. Habituellement, j'apprécie les films Pixar précisément parce qu'ils parviennent à proposer une double lecture : un récit accessible aux plus jeunes, mais traversé par des thèmes, des émotions et des sous-textes capables de toucher profondément les adultes. Cette fois-ci, toutefois, j'ai surtout eu l'impression de regarder un film pensé pour un visionnage familial, au sens le plus doux et le plus chaleureux du terme.



Car malgré ses limites, *Elio* reste un film réconfortant, parfaitement adapté à ces moments où l'on cherche une présence lumineuse face à la grisaille de l'hiver. Même si je maintiens l'avis qu'*Elio* n'est pas le meilleur film de Pixar, je pense que paradoxalement, il pourrait pourtant devenir le film préféré de certains spectateurs très particuliers : ceux qui vivent intensément dans l'imaginaire, ceux qui peuplent leur solitude de mondes inventés, de galaxies lointaines et de créatures impossibles. Pour ces rêveurs, pour ces « animateurs de l'univers intérieur », *Elio* peut résonner de manière singulière. Afin de mieux comprendre cette résolu-

Elio : l'imaginaire comme refuge

Elio, la dernière animation de Pixar, est un film imaginatif et réconfortant qui mérite d'être regardé en famille, particulièrement en ces journées d'hiver marquées par le froid et la neige...

nance, il me semble important d'évoquer brièvement l'intrigue, sans pour autant en dévoiler les éléments essentiels.

Elio est un enfant qui vit avec sa tante. Il est fasciné par l'univers, le cosmos, les étoiles et les mondes inconnus. Son imagination débordante le pousse à rêver qu'un jour, des extraterrestres viendront le chercher pour l'emmener loin de la Terre, vers une galaxie où il pourrait enfin trouver sa place. Derrière cette réverie se cache cependant une profonde tristesse. Elio est un enfant solitaire. Il n'a pas de parents présents dans le récit, et bien qu'il vive avec sa tante, celle-ci ne parvient pas à lui offrir l'attention émotionnelle dont il a besoin. Ce manque crée un vide affectif qui isole Elio davantage encore. Sur Terre, il ne se sent ni compris ni pleinement accepté. Il n'a pas non plus d'amis, et cette solitude l'amène à croire que son salut se trouve ailleurs, dans un cosmos capable de l'accueillir tel qu'il est.

Un jour, ce rêve devient réalité : des extraterrestres enlèvent Elio et l'emmènent dans leur univers, où il est reconnu, contre toute attente, comme le

représentant, voire le leader de la planète Terre. C'est à partir de ce moment que commence véritablement l'aventure fascinante d'Elio, une aventure où l'imaginaire devient un refuge, mais aussi un espace de reconnaissance et de transformation.

Je préfère ne pas en dire davantage afin de laisser aux amateurs de films d'animation le plaisir de découvrir eux-mêmes la suite du récit. Même si, personnellement, je ne me suis pas totalement perdue dans l'intrigue, j'ai trouvé le film agréable à regarder. Le Communivers, en particulier, est visuellement captivant : les dessins, les formes, les couleurs et les textures sont fascinants et offrent un véritable plaisir esthétique. Mais au-delà de cette dimension visuelle, c'est la solitude d'Elio qui m'a le plus touchée. Elle m'a immédiatement fait penser à tous ces enfants qui ne parviennent pas à être compris, ni par leurs parents ni par leurs camarades, et qui développent, en réponse à cette incompréhension, une imagination immense, parfois même insondable pour les adultes.



Lorsque je repense à ma propre enfance, je me rends compte que, même si j'avais des amis, je ne me sentais pas toujours comprise par mes parents. Mon univers imaginaire est alors devenu un refuge, un espace de liberté et de dialogue intérieur. À ce titre, je peux profondément comprendre ce que ressent Elio. Son rapport au monde, à la solitude et à l'imaginaire fait écho non seulement à mon enfance, mais aussi à la personne que je suis encore aujourd'hui : quelqu'un doté d'une imagination très vaste, parfois plus réelle que la réalité elle-même.

Imaginer, c'est créer sa propre réalité. Et lorsque l'imagination devient une forme de réalité vécue, il n'existe sans doute pas de bonheur plus authentique que celui-là. J'aimerais conclure ce texte en invitant chacun, enfant ou adulte, à imaginer davantage que la réalité imposée. Peut-être qu'en ces temps où nous sommes constamment confrontés à des nouvelles sombres et anxiogènes, imaginer un monde où tout le monde serait heureux n'est pas un simple refuge illusoire, mais une première étape vers une transformation possible. Après tout, c'est précisément ce que fait Elio. Je vous souhaite donc un très bon visionnage.